Ce document est extrait de la base de données textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la Langue Française (InaLF)

[Le] retour imprévu [Document électronique] / de Regnard

SCENE 1

p127

Mme Bertrand, Lisette.
Mme Bertrand.
Ah ! Vous voilà ! Je suis fort aise de vous rencontrer. Parlons ensemble un peu sérieusement, je vous prie, Mademoiselle Lisette.
Lisette.
Aussi sérieusement qu' il vous plaira, Madame Bertrand.
Mme Bertrand.
Savez-vous bien que je suis fort mécontente de la conduite et des manières de ma nièce ?
Lisette.
Comment donc, madame ! Que fait-elle de mal, s' il vous plaît ?
Mme Bertrand.
Elle ne fait rien que de mal ; et le pis que j' y trouve, c' est qu' elle garde auprès d' elle une coquine comme

p128

vous, qui ne lui donnez que de mauvais conseils, et qui la poussez dans un précipice où son penchant ne l' entraîne déjà que trop.
Lisette.
Voilà un discours très sérieux au moins, madame ; et si je répondois aussi sérieusement, la fin de la conversation pourroit bien faire rire ; mais le respect que j' ai pour votre âge, et pour la tante de ma maîtresse, m' empêchera de vous répondre avec aigreur.
Mme Bertrand.
Vous avez bien de la modération !
Lisette.

Livros Grátis

http://www.livrosgratis.com.br

Milhares de livros grátis para download.

Il seroit à souhaiter, madame, que vous en eussiez autant : vous ne seriez pas la première à scandaliser votre nièce, et à la décrier, comme vous faites, dans le monde, par des discours qui n' ont point d' autre fondement que le dérèglement de votre imagination.
Mme Bertrand.
Comment, impudente ! Le dérèglement de mon imagination ! C' est le dérèglement de vos actions qui me fait parler ; et il n' y a rien de plus horrible que la vie que vous faites.
Lisette.
Comment donc, madame ! Quelle vie faisons-nous, s' il vous plaît ?
Mme Bertrand.
Quelle ? Y a-t-il rien de plus scandaleux que la dépense que Lucile fait tous les jours ? Une fille qui n' a pas un sou de revenu !

p129

Lisette.
Nous avons du crédit, madame.
Mme Bertrand.
C' est bien à elle d' avoir seule une grosse maison, des habits magnifiques.
Lisette.
Est-il défendu de faire fortune ?
Mme Bertrand.
Et comment la fait-elle, cette fortune ?
Lisette.
Fort innocemment : elle boit, mange, chante, rit, joue, se promène ; les biens nous viennent en dormant, je vous en assure.
Mme Bertrand.
Et la réputation se perd de même. Elle verra ce qui lui arrivera ; elle n' aura pas un sou de mon bien. Premièrement, ma fille unique ne veut plus être religieuse ; je m' en vais la marier : mon frère le chanoine, qui lui en veut depuis long-temps, la déshéritera ; car il est vindicatif. Patience, patience ; elle ne sera pas toujours jeune.
Lisette.
Hé ! Vraiment, c' est pour cela que nous songeons à profiter de la belle saison.
Mme Bertrand.
Oui ! Fort bien ! Et tout le profit qui vous en demeurera, c' est que vous mourrez toutes deux à l' hôpital, et déshonorées encore.

p130

Lisette.
Oh ! Pour cela, non, madame ; un bon mariage va nous mettre à couvert de la prédiction.
Mme Bertrand.
Un bon mariage ! Elle va se marier ?
Lisette.
Oui, madame.
Mme Bertrand.
à la bonne heure, je ne m' en mêle point ; je la renonce pour ma nièce, et je ne prétends pas aider à tromper personne. Adieu.
Lisette.
Nous ferons bien nos affaires sans vous ; ne vous mettez pas en peine.
Mme Bertrand.
Je crois que ce sera quelque belle alliance !
Lisette.
Ce sera un mariage dans toutes les formes ; et quand il sera fait, vous serez trop heureuse de nous faire la cour, et d' être la tante de votre nièce.

SCENE 2

Merlin, Lisette.
Merlin.
Bonjour, ma chère enfant. Qui est cette vieille madame avec qui tu étois en conversation ?

p131

Lisette.
Quoi ! Tu ne connois pas Madame Bertrand, la tante de ma maîtresse ?
Merlin.
Si fait vraiment, je ne connois autre ; je ne l' avois pas bien envisagée.
Lisette.
C' est une femme fort à son aise, qui a de bonnes rentes sur la ville, des maisons à Paris. Lucile est fort bien apparentée, au moins.
Merlin.
Oui, mais elle n' en est pas plus riche.
Lisette.
Il ne faut désespérer de rien ; cela peut venir. S' il lui mouroit trois oncles, deux tantes, trois couples de cousins-germains, deux paires de neveux et autant de nièces, elle se trouveroit une fort grosse héritière.
Merlin.
Comment diable ! Mais sais-tu bien qu' en temps de peste,

cette fille-là pourroit devenir un très gros parti ?
Lisette.
Le parti n' est pas mauvais dès à présent ; et la beauté...
Merlin.
Tu as raison, sa beauté tient lieu de tout ; et mon maître est absolument déterminé à l' épouser.

p132

Lisette.
Et elle, absolument déterminée à épouser ton maître.
Merlin.
Il y aura peut-être quelque tribulation à essuyer au retour de notre bon-homme de père : mais il ne reviendra pas sitôt ; nous aurons le temps de nous préparer ; et mon maître ne sera pas malheureux, s' il n' a que ce chagrin-là de son mariage.
Lisette.
Comment donc ? Que veux-tu dire ?
Merlin.
Le mariage est sujet à de grandes révolutions.
Lisette.
Ah ! Ah ! Tu es encore un plaisant visage, de croire que Clitandre puisse jamais se repentir d' avoir épousé Lucile, une fille que j' ai élevée !
Merlin.
Tant pis.
Lisette.
Une fille belle, jeune, et bien faite !
Merlin.
Il n' y a pas là de quoi se rassurer.
Lisette.
Une fille aisée à vivre !
Merlin.
La plupart des filles ne le sont que trop.
Lisette.
Une fille sage et vertueuse !

p133

Merlin.
Et c' est toi qui l' as élevée ?
Lisette.
Parle donc, maraud ; que veux-tu dire ?
Merlin.
Tiens, veux-tu que je te parle franchement ? Cette alliance ne me plaît point du tout ; et je ne prévois pas que nous y trouvions notre compte ni l' un ni l' autre.

Clitandre fait de la dépense, parcequ' il est amoureux : l' amour rend libéral ; le mariage corrige l' amour. Si mon maître devenoit avare, où en serions-nous ?
Lisette.
Il est d' un naturel trop prodigue pour devenir jamais trop économe. A-t-il donné de bons ordres pour le régal d' aujourd' hui ?
Merlin.
Je t' en réponds. Trois garçons de la guerbois viennent d' arriver avec tout leur attirail de cuisine ; Camel, le fameux Camel, marchoit à leur tête. L' illustre Forel a envoyé six douzaines de bouteilles de vin de Champagne comme il n' y en a point : il l' a fait lui-même.
Lisette.
Tant mieux ; j' aime la bonne chère.

SCENE 3

p134

Clitandre, Merlin, Lisette.
Lisette, à Merlin.
Mais voici ton maître.
Clitandre.
Hé ! Bonjour, ma chère Lisette. Comment te portes-tu, mon enfant ? Que fait ta belle maîtresse ?
Lisette.
Elle est chez elle avec Cidalise.
Clitandre.
Va, cours, ma chère Lisette, la prier de se rendre au plus tôt ici ; je n' ai d' heureux moments que ceux que je passe avec elle.
Lisette.
Que vous êtes bien faits l' un pour l' autre ! Elle s' ennuie à la mort quand elle ne vous voit point : elle ne tardera pas, je vous en réponds.

SCENE 4

Clitandre, Merlin.
Merlin.
Eh bien ! Monsieur, vous allez donc épouser ? Vous voici, grace au ciel, bientôt à la conclusion de votre amour, et à la fin de votre argent. C' est vraiment bien fait, de terminer ainsi toutes ses affaires. Mais,

p135

s' il vous plaît, qu' allons-nous faire en attendant le retour de monsieur votre père, qui est en Espagne depuis un an pour les affaires de son commerce ? Et que ferons-nous quand il sera revenu ?
Clitandre.
Que tu es impertinent avec tes réflexions ! Hé ! Mon ami, jouissons du présent ; n' ayons point de regret au passé, et ne lisons point des choses fâcheuses dans l' avenir. N' as-tu pas reçu de l' argent pour moi ces jours passés ?
Merlin.
Il n' y a que trois semaines que j' ai touché une demi-année d' avance de ce fermier à qui vous avez donné quittance de l' année entière.
Clitandre.
Bon.
Merlin.
J' ai reçu, l' autre semaine, dix-huit cents livres de ce curieux, pour ces deux grands tableaux dont votre père avoit refusé deux mille écus quelque temps avant que de partir.
Clitandre.
Bon.
Merlin.
Bon ? J' ai encore eu deux cents louis d' or de ce fripier, pour cette tapisserie que monsieur votre père avoit achetée, il y a deux ans, cinq mille francs, à un inventaire.
Clitandre.
Bon.

p136

Merlin.
Oui, oui, nous avons fait de bons marchés pendant son absence, n' est-ce pas ?
Clitandre.
Voilà un petit rafraîchissement qui nous ménera quelque temps, et nous travaillerons ensuite sur nouveaux frais.
Merlin.
Travaillez-y donc vous-même ; car pour moi je fais conscience d' être l' instrument et la cheville ouvrière de votre ruine : c' est par mes soins que vous avez trouvé le moyen de dissiper plus de dix mille écus, sans compter douze ou quinze mille francs que vous devez encore à plusieurs quidams, usuriers ou notaires (c' est presque la même chose), qui nous vont tomber sur le corps au premier jour.
Clitandre.

Celui qui m' embarrasse le plus, c' est ce persécutant Monsieur André ; et si, je ne lui dois que trois mille cinq cents livres.
Merlin.
Il ne vous a prêté que cela ; mais vous avez fait le billet de deux mille écus. Il a, depuis quatre jours, obtenu contre vous une sentence des consuls ; et il ne seroit pas plaisant que, le jour de la noce, il vous fît coucher au châtelet.
Clitandre.
Nous trouverons des expédients pour nous parer de cet inconvénient.

p137

Merlin.
Hé ! Quel expédient trouver ? Nous avons fait argent de tout ; les revenus sont touchés d' avance ; la maison de la ville est démeublée à faire pitié ; nous avons abattu les bois de la maison de campagne, sous prétexte d' avoir de la vue. Pour moi, je vous avoue que je suis à bout.
Clitandre.
Si mon père peut être encore cinq ou six mois sans venir, j' aurai tout le temps de réparer, par mon économie, les premiers désordres de ma jeunesse.
Merlin.
Assurément. Et monsieur votre père, de son côté, ne travaille-t-il pas à reboucher tous ces trous-là ?
Clitandre.
Sans doute.
Merlin.
Il vaut mieux que vous fassiez toutes ces sottises-là de son vivant qu' après sa mort ; il ne seroit plus en état d' y remédier.
Clitandre.
Tu as raison, Merlin.
Merlin.
Allez, monsieur, vous n' avez pas tant de tort qu' on diroit bien. Monsieur votre père fera un gros profit pendant son voyage ; vous aurez fait une grosse dépense pendant son absence : quand il reviendra, de quoi aura-t-il à se plaindre ? Ce sera comme s' il n' avoit

p138

bougé de chez lui ; et, au pis aller, ce sera lui qui aura eu tort de voyager.
Clitandre.

Que tu parles aujourd' hui de bon sens, mon pauvre Merlin !
Merlin.
Entre nous, ce n' est pas un grand génie que monsieur votre père ; je l' ai mené autrefois par le nez, comme vous savez ; je lui fais accroire ce que je veux : et quand il reviendroit présentement, je me sens encore assez de vigueur pour vous tirer des affaires les plus épineuses. Allons, monsieur, grande chère et bon feu ; le courage me revient. Combien serez-vous à table aujourd' hui ?
Clitandre.
Cinq ou six.
Merlin.
Et votre bon ami le marquis, soi-disant tel, qui vous aide à manger si généreusement votre bien, et qui n' est qu' un fat au bout du compte, y sera-t-il ?
Clitandre.
Il me l' a promis.

SCENE 5

p139

Lucile, Cidalise, Clitandre, Merlin, Lisette.
Clitandre, à Merlin.
Mais voici la charmante Lucile et sa cousine.
Lucile.
Les démarches que vous me faites faire, Clitandre, ne peuvent être justifiées que par le succès qu' elles vont avoir ; et je serois entièrement perdue dans le monde, si le mariage ne mettoit fin à toutes les parties de plaisir où je me laisse engager tous les jours.
Clitandre.
Je n' ai jamais eu d' autres sentiments, belle Lucile ; et voilà votre amie qui peut vous en rendre témoignage.
Cidalise, à Clitandre.
Je suis caution de la bonté de votre coeur, et vous touchez au moment de la justifier par vous-même. Mais moi qui n' entre pour rien dans l' aventure, et qui n' ai point en vue de conclusion, quel personnage est-ce que je fais dans tout ceci ? Et que dira-t-on, je vous prie ?
Merlin, à Cidalise.
On dira qu' on se fait pendre par compagnie ; et par compagnie, il ne tiendra qu' à vous de vous faire

p140

épouser : mon maître a tant d' amis ! Vous n' avez qu' à dire.
Lisette, à Cidalise.
Prenez-en quelqu' un, madame : plus on est de fous, plus on rit. Allons, déterminez-vous.
Merlin.
Je me donne au diable, pendant que nous sommes en train, il me prend envie d' épouser Lisette aussi par compagnie, moi ; c' est une chose bien contagieuse que l' exemple.
Clitandre, à Cidalise.
Je voudrois que le nôtre la pût engager à nous imiter ; et j' ai un jeune homme de mes amis qui s' est brouillé depuis quelques jours avec sa famille.
Merlin, à Cidalise.
Voilà le vrai moyen de le raccommoder. Le coeur vous en dit-il ?
Cidalise.
Non ; ces sortes d' alliances-là ne me plaisent point. Je ne dépends de personne ; je veux prendre un mari aussi indépendant que moi.
Merlin.
C' est bien fait ; il n' est rien tel que d' avoir tous deux la bride sur le cou. Mais voici votre marquis qui vient au rendez-vous. Je vais voir si tout se prépare pour votre souper.

SCENE 6

p141

Le marquis, Clitandre, Lucile, Cidalise, Lisette.
Le marquis.
Serviteur, mon ami. Ah ! Mesdames, je suis ravi de vous voir. Vous m' attendez, c' est bien fait : je suis l' ame de vos parties, j' en conviens ; le premier mobile de vos plaisirs, je le sais. Où en sommes-nous ? Le souper est-il prêt ? épouserons-nous ? Aurons-nous du vin abondamment ? Allons, de la gaieté ; je ne me suis jamais senti de si belle humeur ; et je vous défie de m' ennuyer.
Cidalise.
En vérité, monsieur le marquis, vous vous êtes bien fait attendre.
Lisette.
Cela seroit beau, qu' un marquis fût le premier au rendez-vous ! On croiroit qu' il n' auroit rien à faire.
Le marquis.

Je vous assure, mesdames, qu' à moins de voler, on ne peut pas faire plus de diligence : il n' y a pas, en vérité, trois quarts d' heure que je suis parti de Versailles. Vous connoissez ce cheval barbe et cette

jument arabe que je mets ordinairement à ma chaise ;
il n' y a pas deux meilleurs animaux pour un rendez-vous
de vitesse.
Clitandre, au marquis.
Quelle affaire si pressée ? ...
le marquis.
Et un postillon... un postillon, qui n' est pas plus
gros que le poing, et qui va comme le vent. Si nous
n' avions pas, nous autres, de ces voitures volantes-là,
nous manquerions la moitié de nos occasions.
Lucile.
Et depuis quand, monsieur le marquis, vous mêlez-vous
d' aller à Versailles ? Il me semble que vous faites
ordinairement votre cour à Paris.
Le marquis, à Clitandre.
Eh bien ! Qu' est-ce, mon cher ? Te voilà au comble
des plaisirs ; tu vas nager dans les délices : tu sais
l' intérêt que je prends à tout ce qui te touche. Quelle
félicité, lorsque deux coeurs bien épris approchent du
moment attendu... là, qu' on se voit à la queue du
roman.
(il chante.)
Sangaride, ce jour est un grand jour pour vous.
Clitandre.
Je ressens mon bonheur dans toute son étendue. Mais,
dis-moi, je te prie, as-tu passé, comme tu m' avois
promis, chez ce joaillier, pour ces diamants ?
Le marquis, à Cidalise.
Et vous, la belle cousine, qu' est-ce ? Le coeur ne

vous en dit-il point ? Il faut que l' exemple vous
encourage. Ne voulez-vous point, en vous mariant, payer
vos dettes à l' amour et à la nature ? Fi ! Que cela
est vilain d' être une grande inutile dans le monde !
Cidalise.
L' état de fille ne m' a point encore ennuyée.
Le marquis.
Ce sera quand il vous plaira, au moins, que nous
ferons quelque marché de coeur ensemble : je suis fait
pour les dames ; et les dames, sans vanité, sont
aussi faites pour moi. Je veux être déshonoré, si je
ne vous trouve fort à mon gré ; je me sens même de la
disposition à vous aimer un jour à l' adoration, à la
fureur ; mais point de mariage au moins, point de
mariage ; j' aime les amours sans conséquence : vous
m' entendez bien ?
Lisette.
Vraiment, ce discours-là est assez clair ; il n' a pas
besoin de commentaire. Quoi ! Monsieur le marquis...

le marquis, à Clitandre.
Il n' est pas connoissable depuis qu' il me hante, ce petit homme. Il est vrai que je n' ai pas mon pareil pour débourgeoiser un enfant de famille, le mettre dans le monde, le pousser dans le jeu, lui donner le bon goût pour les habits, les meubles, les équipages. Je le mène un peu roide ; mais ces petits messieurs-là ne sont-ils pas trop heureux qu' on leur inspire les

p144

manières de cour, et qu' on leur apprenne à se ruiner en deux ou trois ans ?
Lucile, au marquis.
Avez-vous bien des écoliers ?
Le marquis.
à propos, où est Merlin ? Je ne le vois point ici : c' est un joli garçon ; je l' aime ; je le trouve admirable pour faire une ressource, pour écarter les créanciers, amadouer des usuriers, persuader des marchands, démeubler une maison en un tour de main. (à Clitandre.) que ton père a eu de prévoyance, d' esprit, de jugement, de te laisser un gouverneur aussi sage, un économe aussi entendu ! Ce coquin-là vaut vingt mille livres de rente, comme un sou, à un enfant de famille.

SCENE 7

Merlin, Lucile, Cidalise, le marquis, Clitandre, Lisette.
Merlin.
Messieurs et mesdames, quand vous voudrez entrer, le souper est tout prêt.
Le marquis.
Oui, c' est bien dit ; ne perdons point de temps. Je vous disois bien que Merlin étoit un joli garçon. Je me sens en disposition louable de bien boire du vin ; vous allez voir si j' en tiens raisonnablement. Allons, mesdames, qui m' aime, me suive.

p145

Clitandre.
Les moments sont trop chers aux amants ; n' en perdons aucun.

SCENE 8

Merlin, seul.
Voilà, dieu merci, les affaires en bon train : nos amants sont en joie ; fasse le ciel que cela dure long-temps !

SCENE 9

Jaquinet, Merlin.
Merlin.
Mais que vois-je ? Voilà, je crois, Jaquinet, le valet de notre bon-homme.
Jaquinet.
à la fin me voilà. Hé ! Bon jour, Merlin ; soyez le bien retrouvé. Comment te portes-tu ?
Merlin, à part.
Et vous le mal revenu. (haut.) Monsieur Jaquinet, comment t' en va ?
Jaquinet.
Tu vois, mon enfant, le mieux du monde. à la fatigue près, nous avons fait un bon voyage.

Merlin.
Comment, vous avez fait un bon voyage ! Tu n' es donc pas venu tout seul !
Jaquinet.
La belle question ! Vraiment non ; je suis arrivé avec mon maître ; et pendant qu' il est allé avec le carrosse de voiture faire visiter à la douane quelques ballots de marchandises, il m' a fait prendre les devants pour venir dire à monsieur son fils qu' il est de retour en parfaite santé.
Merlin.
Voilà une nouvelle qui le réjouira fort. (à part.) qu' allons-nous faire ?
Jaquinet.
Qu' as-tu ? Il semble que tu ne me fais guère bonne mine ; et tu ne me parois pas trop content de notre arrivée.
Merlin, à part.
Je ne suis pas celui qu' elle chagrinera le plus. Tout est perdu. (haut.) et, dis-moi, le bon-homme a-t-il affaire pour long-temps à cette douane ?
Jaquinet.
Non ; il sera ici dans un moment.
Merlin, à part.
Dans un moment ! Où me fourrerai-je ?
Jaquinet.

Mais que diable as-tu donc ? Parle.
Merlin.
Je ne saurois. (à part.) ah ! Le maudit vieillard !
Revenir

p147

si mal à propos, et ne pas avertir qu' il revient
encore ! Cela est bien traître !
Jaquinet.
Te voilà bien intrigué ! Ce retour imprévu ne
dérangeroit-il point un peu vos petites affaires ?
Merlin.
Oh ! Non ; elles sont toutes dérangées, de par tous
les diables.
Jaquinet.
Tant pis.
Merlin.
Jaquinet, mon pauvre Jaquinet, aide-moi un peu à
sortir d' intrigue, je te prie.
Jaquinet.
Moi ? Que veux-tu que je fasse ?
Merlin.
Va te reposer ; entre au logis, tu trouveras bonne
compagnie : ne t' effarouche point, on te fera boire de
bon vin de Champagne.
Jaquinet.
Cela n' est pas bien difficile.
Merlin.
Dis à mon maître que son père est de retour, mais qu' il
ne s' embarrasse point : je vais l' attendre ici, et
tâcher de faire en sorte que nous puissions... (à part.)
je me donne au diable, si je sais comment m' y prendre.
(haut.) dis-lui qu' il se tienne en repos ; et toi,
commence par t' enivrer, et tu t' iras coucher. Bonsoir.

p148

Jaquinet.
J' exécuterai tes ordres à merveille, ne te mets pas en
peine.

SCENE 10

Merlin, seul.
Allons, Merlin, de la vivacité, mon enfant, de la
présence d' esprit. Ceci est violent : un père qui
revient en impromptu d' un long voyage ; un fils dans

la débauche, sa maison en désordre, pleine de cuisiniers ; les apprêts d' une noce prochaine ! Il faut se tirer d' embarras pourtant.

SCENE 11

Géronte, Merlin.
Merlin.
Ah ! Le voici. Tenons-nous un peu à l' écart, et songeons d' abord aux moyens de l' empêcher d' entrer chez lui.
Géronte, à lui-même.
Enfin, après bien des travaux et des dangers, voilà, grace au ciel, mon voyage heureusement terminé ;

p149

je retrouve ma chère maison, et je crois que mon fils sera bien sensible au plaisir de me revoir en bonne santé.
Merlin, à part.
Nous le serions bien davantage à celui de te savoir encore bien loin d' ici.
Géronte.
Les enfants ont bien de l' obligation aux pères qui se donnent tant de peine pour leur laisser du bien.
Merlin, à part.
Oui ; mais ils n' en ont guère à ceux qui reviennent si mal à propos.
Géronte.
Je ne veux pas différer davantage à rentrer chez moi, et à donner à mon fils le plaisir que lui doit causer mon retour : je crois que le pauvre garçon mourra de joie en me voyant.
Merlin, à part.
Je le tiens déjà plus que demi-mort. Mais il faut l' aborder. (haut.) que vois-je ? Juste ciel ! Suis-je bien éveillé ? Est-ce un spectre ?
Géronte.
Je crois, si je ne me trompe, que voilà Merlin.
Merlin.
Mais vraiment ! C' est Monsieur Géronte lui-même, ou c' est le diable sous sa figure. Sérieusement parlant, seroit-ce vous, mon cher maître ?
Géronte.
Oui, c' est moi, Merlin. Comment te portes-tu ?

p150

Merlin.
Vous voyez, monsieur, fort à votre service, comme un serviteur fidèle, gai, gaillard, et toujours prêt à vous obéir.
Géronte.
Voilà qui est bien. Entrons au logis.
(il va pour entrer chez lui.)
Merlin, l' arrêtant.
Nous ne vous attendions point, je vous assure ; et vous êtes tombé des nues pour nous, en vérité.
Géronte.
Non ; je suis venu par le carrosse de Bordeaux, où mon vaisseau est heureusement abordé depuis quelques jours... mais nous serons aussi bien...
(il va pour entrer chez lui.)
Merlin, l' arrêtant.
Que vous vous portez bien ! Quel visage ! Quel embonpoint ! Il faut que l' air du pays d' où vous venez soit merveilleux pour les gens de votre âge. Vous y deviez bien demeurer, monsieur, pour votre santé, (à part.) et pour notre repos.
Géronte.
Comment se porte mon fils ? A-t-il eu grand soin de mes affaires, et mes deniers ont-ils bien profité entre ses mains ?
Merlin.
Oh ! Pour cela, je vous en réponds ; il s' en est servi

d' une manière... vous ne sauriez comprendre comme ce jeune homme-là aime l' argent : il a mis vos affaires dans un état... dont vous serez étonné, sur ma parole.
Géronte.
Que tu me fais de plaisir, Merlin, de m' apprendre une si bonne nouvelle ! Je trouverai donc une grosse somme d' argent qu' il aura amassée ?
Merlin.
Point du tout, monsieur.
Géronte.
Comment, point du tout !
Merlin.
Et non, vous dis-je : ce garçon-là est bien meilleur ménager que vous ne pensez ; il suit vos traces ; il fatigue son argent à outrance ; et, sitôt qu' il a dix pistoles, il les fait travailler jour et nuit.
Géronte.
Voilà ce que c' est de donner aux enfants de bonnes leçons et de bons exemples à suivre. Je me meurs d' impatience de l' embrasser : allons, Merlin.
Merlin.

Il n' est pas au logis, monsieur ; et si vous êtes si pressé de le voir...

SCENE 12

p152

M André, Géronte, Merlin.
M André.
Bonjour, Monsieur Merlin.
Merlin.
Votre valet, Monsieur André, votre valet. (à part.) voilà un coquin d' usurier qui prend bien son temps pour venir demander de l' argent.
M André.
Savez-vous bien, Monsieur Merlin, que je suis las de venir tous les jours sans trouver votre maître ; et que, s' il ne me paie aujourd' hui, je le ferai coffrer demain, afin que vous le sachiez.
Merlin, bas.
Nous voilà gâtés.
Géronte, à Merlin.
Quelle affaire avez-vous donc ?
Merlin, bas, à Géronte.
Je vous l' expliquerai tantôt : ne vous mettez pas en peine.
M André, à Géronte.
Une affaire de deux mille écus qui me sont dus par son maître, dont j' ai le billet, et, en vertu d' icelui, une bonne sentence par corps, que je vais faire mettre à exécution.

p153

Géronte.
Qu' est-ce que cela veut dire, Merlin ?
Merlin.
C' est un maraud qui le feroit comme il le dit.
Géronte, à M André.
Clitandre vous doit deux mille écus ?
M André, à Géronte.
Oui, justement, Clitandre, un enfant de famille, dont le père est allé je ne sais où, et qui sera bien surpris, à son retour, quand il apprendra la vie que son fils mène pendant son absence.
Merlin, à part.
Cela va mal.

M André.
Autant que le fils est joueur, dépensier est prodigue, autant le père, à ce qu' on dit, est un vilain, un ladre, un fesse-mathieu.
Géronte.
Que voulez-vous dire avec votre ladre et votre fesse-mathieu ?
M André.
Ce n' est pas de vous dont je veux parler ; c' est du père de Clitandre, qui est un sot, un imbécile.
Géronte.
Merlin...
Merlin, à Géronte.
Il vous dit vrai, monsieur ; Clitandre lui doit deux mille écus.

p154

Géronte.
Et tu dis qu' il a été d' une si bonne conduite !
Merlin.
Oui, monsieur ; c' est un effet de sa bonne conduite de devoir cet argent-là.
Géronte.
Comment, emprunter deux mille écus d' un usurier ! Car je vois bien, à la mine, que monsieur est du métier.
M André, à Géronte.
Oui, monsieur ; et je vous crois aussi de la profession.
Merlin, à part.
Comme les honnêtes gens se connoissent !
Géronte, à Merlin.
Tu appelles cela l' effet d' une bonne conduite ?
Merlin, bas, à Géronte.
Paix, ne dites mot. Quand vous saurez le fond de cette affaire-là, vous serez charmé de monsieur votre fils ; il a acheté une maison de dix mille écus.
Géronte.
Une maison de dix mille écus !
Merlin, bas, à Géronte.
Qui en vaut plus de quinze ; et comme il n' avoit que vingt-quatre mille francs d' argent comptant, pour ne pas manquer un si bon marché, il a emprunté les deux mille écus en question de l' honnête fripon que vous voyez. Vous n' êtes plus si fâché que vous étiez, je gage ?

p155

Géronte.

Au contraire, je ne me sens pas de joie. (à M André.)
oh ! çà, monsieur, ce Clitandre, qui vous doit de
l' argent, est mon fils.
Merlin, à M André.
Et monsieur est son père, entendez-vous ?
M André.
J' en ai bien de la joie.
Géronte, à M André.
Ne vous mettez point en peine de vos deux mille écus ;
j' approuve l' emploi que mon fils en a fait. Revenez
demain, c' est de l' argent comptant.
M André.
Soit. Je suis votre valet.

SCENE 13

Géronte, Merlin.
Géronte.
Et, dis-moi un peu, dans quel endroit de la ville mon
fils a-t-il acheté cette maison ?
Merlin.
Dans quel endroit ?
Géronte.
Oui. Il y a des quartiers meilleurs les uns que les
autres ; celui-ci, par exemple...
Merlin.
Mais vraiment, c' est aussi dans celui-ci qu' il l' a
achetée.

Géronte.
Bon, tant mieux. Où cela ?
Merlin.
Tenez, voyez-vous bien cette maison couverte d' ardoise,
dont les fenêtres sont reblanchies depuis peu.
Géronte.
Oui. Eh bien ?
Merlin.
Ce n' est pas celle-là ; mais un peu plus loin, à
gauche, là... cette grande porte cochère qui est
vis-à-vis de cette autre qui est vis-à-vis d' elle, là...
dans cette autre rue.
Géronte.
Je ne saurois voir cela d' ici.
Merlin.
Ce n' est pas ma faute.
Géronte.
Ne seroit-ce point la maison de Madame Bertrand ?
Merlin.

Justement, de Madame Bertrand ; la voilà : c' est une bonne acquisition, n' est-ce pas ?
Géronte.
Oui vraiment. Mais pourquoi cette femme-là vend-elle ses héritages ?
Merlin.
On ne prévoit pas tout ce qui arrive. Il lui est survenu un grand malheur ; elle est devenue folle.
Géronte.
Elle est devenue folle !

p157

Merlin.
Oui, monsieur. Sa famille l' a fait interdire ; et son fils, qui est un dissipateur, a donné sa maison pour moitié de ce qu' elle vaut. (à part.) je m' embourbe ici de plus en plus.
Géronte.
Mais elle n' avoit point de fils quand je suis parti.
Merlin.
Elle n' en avoit point ?
Géronte.
Non assurément.
Merlin.
Il faut donc que ce soit sa fille.
Géronte.
Je suis fâché de son accident. Mais je m' amuse ici trop long-temps ; fais-moi ouvrir la porte.
Merlin, à part.
Ouf ! Nous voilà dans la crise.
Géronte.
Te voilà bien consterné ! Seroit-il arrivé quelque accident à mon fils ?
Merlin.
Non, monsieur.
Géronte.
M' auroit-on volé pendant mon absence ?
Merlin.
Pas tout-à-fait... (à part.) que lui dirai-je ?
Géronte.
Explique-toi donc ; parle.

p158

Merlin.
J' ai peine à retenir mes larmes. N' entrez pas, monsieur. Votre maison, cette chère maison que vous aimez tant... depuis six mois...

Géronte.
Eh bien ! Ma maison, depuis six mois...
Merlin.
Le diable s' en est emparé, monsieur ; il nous a fallu déloger à mi-terme.
Géronte.
Le diable s' est emparé de ma maison ?
Merlin.
Oui, monsieur : il y revient des lutins si lutinants... c' est ce qui a obligé votre fils à acheter cette autre maison ; nous ne pouvions plus demeurer dans celle-là.
Géronte.
Tu te moques de moi ; cela n' est pas croyable.
Merlin.
Il n' y a sorte de niches qu' ils ne m' aient faites : tantôt ils me chatouilloient la plante des pieds, tantôt ils me faisoient la barbe avec un fer chaud ; et, toutes les nuits régulièrement, ils me donnoient des camouflets qui puoient le soufre...

p159

Géronte.
Mais, encore une fois, je crois que tu te moques de moi.
Point du tout, monsieur : qu' est-ce qu' il m' en reviendroit ? Nous avons vu là-dessus les meilleures devineresses de Paris, la Duverger même ; il n' y a pas moyen de les faire déguerpir : ce diable-là est furieusement tenace ; c' est celui qui possède ordinairement les femmes, quand elles ont le diable au corps.
Géronte.
Une frayeur soudaine commence à me saisir. Et dis-moi, je te prie, n' ont-ils point été dans ma cave ?
Merlin.
Hélas ! Monsieur, ils ont fourragé partout.
Géronte.
Ah ! Je suis perdu ; j' ai caché en terre un sac de cuir où il y a vingt mille francs.
Merlin.
Vingt mille francs ! Quoi ! Monsieur, il y a vingt mille francs dans votre maison ?
Géronte.
Tout autant, mon pauvre Merlin.
Merlin.
Ah ! Voilà ce que c' est ; les diables cherchent les trésors, comme vous savez. Et en quel endroit ?

p160

Géronte.
Dans la cave.
Merlin.
Dans la cave ? Justement, c' est là où ils font leur sabbat. (à part.) ah ! Si nous l' avions su plus tôt... (haut.) et de quel côté, s' il vous plaît ?
Géronte.
à gauche, en entrant, sous une grande pierre noire qui est à côté de la porte.
Merlin.
Sous une grande pierre noire ! Vingt mille francs ! Vous deviez bien nous en avertir ; vous nous eussiez épargné bien de l' embarras. C' est à gauche en entrant, dites-vous ?
Géronte.
Oui ; l' endroit n' est pas difficile à trouver.
Merlin, à part.
Je le trouverai bien. (haut) mais savez-vous bien, monsieur, que vous jouiez là à nous faire tordre le cou ? Et toute la somme est-elle en or ?
Géronte.
Toute en louis vieux.
Merlin, à part.
Bon, elle en sera plus aisée à emporter. (haut.) oh çà, monsieur, puisque nous savons la cause du mal, il ne sera pas difficile d' y remédier ; je crois que nous en viendrons à bout : laissez-moi faire.
Géronte.
J' ai peine à me persuader tout ce que tu me dis :

cependant on fait tant de contes sur ces matières-là, que je ne sais qu' en croire. Je m' en vais au-devant de mes hardes, et je reviens sur mes pas, pour voir ce qu' il faut faire en cette occasion. Qu' il y a de traverses dans la vie ! On ne sauroit avoir un peu de bien que les hommes ou le diable ne cherchent à vous l' attraper.

SCENE 14

Merlin, seul.
Le diable n' aura pas celui-ci.

SCENE 15

Lisette, Merlin.

Lisette.
Ah ! Mon pauvre Merlin, est-il vrai que le père de ton maître est arrivé ?
Merlin.
Cela n' est que trop vrai : mais, pour nous en consoler, j' ai trouvé un trésor.
Lisette.
Un trésor !
Merlin.
Il y a dans la cave, en entrant, à gauche, sous une grande pierre noire, un sac de cuir qui contient vingt mille francs.

p162

Lisette.
Vingt mille francs !
Merlin.
Oui, mon enfant ; je te dirai cela plus amplement : cours au sac, au sac ; c' est le plus pressé.
Lisette.
Mais si...
Merlin.
Que le diable t' emporte avec tes si et tes mais.
J' entends Monsieur Géronte qui revient sur ses pas : sauve-toi au plus vite. Au sac, au sac...

SCENE 16

Merlin, seul.
Nous voilà dans un joli petit embarras ! Et vogue la galère !

SCENE 17

Merlin, Géronte.
Géronte.
Je n' ai pas tardé, comme tu vois. J' ai trouvé mes gens à deux pas d' ici, et je les ai fait demeurer, parcequ' il m' est venu en pensée de mettre mes ballots dans cette maison que mon fils a achetée.
Merlin, à part.
Nouvel embarras !

p163

Géronte.

Je ne la remets pas bien ; viens-t' en m' y conduire toi-même.
Merlin.
Je le veux bien, monsieur ; mais...
Géronte.
Quoi ! Mais ?
Merlin.
Le diable ne s' est pas emparé de celle-là ; mais Madame Bertrand y loge encore.
Géronte.
Elle y loge encore !
Merlin.
Oui, vraiment. On est convenu qu' elle achèveroit le terme ; et, comme elle a l' esprit foible, elle se met dans une fureur épouvantable quand on lui parle de la vente de cette maison ; c' est là sa plus grande folie, voyez-vous.
Géronte.
Je lui en parlerai d' une manière qui ne lui fera pas de peine. Allons, viens.
Merlin, à part.
Oh ! Pour le coup, tout est perdu.
Géronte.
Tu me fais perdre patience. Je veux absolument lui parler, te dis-je.

SCENE 18

p164

Mme Bertrand, Géronte, Merlin.
Merlin.
Eh bien ! Monsieur, parlez-lui donc ; la voilà qui vient heureusement : mais souvenez-vous toujours qu' elle est folle.
Mme Bertrand.
Comment ! Voilà Monsieur Géronte de retour, je pense !
Merlin, bas, à Madame Bertrand.
Oui, madame, c' est lui-même ; mais il est revenu fou : son vaisseau a péri, il a bu de l' eau salée un peu plus que de raison ; cela lui a tourné la cervelle.
Mme Bertrand, bas.
Quel dommage ! Le pauvre homme !
Merlin, bas, à Madame Bertrand.
S' il s' avise de vous accoster par hasard, ne prenez pas garde à ce qu' il vous dira ; nous allons le faire enfermer. (bas à Géronte.) si vous lui parlez, ayez un peu d' égard à sa foiblesse ; songez qu' elle a le

timbre un peu fêlé.
Géronte, bas, à Merlin.
Laisse-moi faire.
Mme Bertrand, à part.
Il a quelque chose d' égaré dans la vue.

p165

Géronte, à part.
Comme sa physionomie est changée ! Elle a les yeux hagards.
Mme Bertrand, haut.
Eh bien ! Qu' est-ce, Monsieur Géronte ? Vous voilà donc de retour en ce pays-ci ?
Géronte.
Prêt à vous rendre mes petits services.
Mme Bertrand.
J' ai bien du chagrin, en vérité, du malheur qui vous est arrivé.
Géronte.
Il faut prendre patience. On dit qu' il revient des esprits dans ma maison ; il faudra bien qu' ils en délogent, quand ils seront las d' y demeurer.
Mme Bertrand, à part.
Des esprits dans sa maison ! Il ne faut pas le contredire ; cela redoubleroit son mal.
Géronte.
Je voudrois bien, Madame Bertrand, mettre dans votre maison quelques ballots que j' ai rapportés de mon voyage.
Mme Bertrand, à part.
Il ne se souvient pas que son vaisseau a péri : quelle pitié ! (haut.) je suis à votre service, et ma maison est plus à vous qu' à moi-même.
Géronte.
Ah ! Madame, je ne prétends point abuser de l' état où vous êtes. (à part à Merlin.) mais vraiment,

Merlin, cette femme-là n' est pas si folle que tu disois.
Merlin, bas, à Géronte.
Elle a quelquefois de bons moments, mais cela ne dure pas.
Géronte.
Dites-moi, Madame Bertrand, êtes-vous toujours aussi sage, aussi raisonnable qu' à présent ?
Mme Bertrand.
Je ne pense pas, Monsieur Géronte, qu' on m' ait jamais vue autrement.
Géronte.
Mais si cela est, votre famille n' a point été en droit de vous faire interdire.
Mme Bertrand.
De me faire interdire, moi ! De me faire interdire !
Géronte, à part.
Elle ne connoît pas son mal.
Mme Bertrand.

Mais si vous n' êtes pas ordinairement plus fou qu' à présent, je trouve qu' on a grand tort de vous faire enfermer.
Géronte.
Me faire enfermer ! (à part.) voilà la machine qui se détraque. çà, çà, changeons de propos. (haut.) eh bien ! Qu' est-ce, Madame Bertrand ? êtes-vous fâchée qu' on ait vendu votre maison ?
Mme Bertrand.
On a vendu ma maison ?

p167

Géronte.
Du moins vaut-il mieux que mon fils l' ait achetée qu' un autre, et que nous profitions du bon marché.
Mme Bertrand.
Mon pauvre Monsieur Géronte, ma maison n' est point vendue, et elle n' est point à vendre.
Géronte.
Là, là, ne vous chagrinez point ; je prétends que vous y ayez toujours votre appartement comme si elle étoit à vous, et que vous fussiez dans votre bon sens.
Mme Bertrand.
Qu' est-ce à dire, comme si j' étois dans mon bon sens ? Allez, vous êtes un vieux fou ; un vieux fou, à qui il ne faut point d' autre habitation que les petites-maisons ; les petites-maisons, mon ami.
Merlin, à part, à Madame Bertrand.
êtes-vous sage, de vous emporter contre un extravagant ?
Géronte.
Oh ! Parbleu, puisque vous le prenez sur ce ton-là, vous sortirez de ma maison ; elle m' appartient, et j' y ferai mettre mes ballots malgré vous. Mais voyez cette vieille folle !
Merlin, à part, à Géronte.
à quoi pensez-vous de vous mettre en colère contre une femme qui a perdu l' esprit ?
Mme Bertrand.
Vous n' avez qu' à y venir ; je vais vous y attendre.

p168

Hom ! L' extravagant ! (à Merlin.) hâtez-vous de le faire enfermer : il devient furieux, je vous en avertis.

SCENE 19

Géronte, Merlin.
Merlin, à part.
Je ne sais pas comment je me tirerai de cette affaire.

SCENE 20

Le marquis ivre, Géronte, Merlin.
Le marquis.
Que veut donc dire tout ce tintamarre-là ? Vient-on, s' il vous plaît, faire tapage à la porte d' un honnête homme, et scandaliser toute une populace ?
Géronte, bas, à Merlin.
Merlin, qu' est-ce que cela veut dire ?
Merlin, bas, à Géronte.
Les diables de chez vous sont un peu ivrognes ; ils se plaisent dans la cave.
Géronte, à Merlin.
Il y a ici quelque fourberie ; je ne donne point là-dedans.
Le marquis, à Géronte.
Il nous est revenu que le maître de ce logis vient d' arriver d' un long voyage : seroit-ce vous par aventure ?

Géronte.
Oui, monsieur, c' est moi-même.
Le marquis.
Je vous en félicite. C' est quelque chose de beau que les voyages, et cela façonne bien un jeune homme : il faut savoir comme monsieur votre fils s' est façonné pendant le vôtre ; les jolies manières... ce garçon-là est bien généreux : il ne vous ressemble pas ; vous êtes un vilain, vous.
Géronte.
Monsieur, monsieur ! ...
Merlin, bas, à Géronte.
Ces lutins-là sont d' une insolence...
Géronte.
Tu es un fripon.
Le marquis.
Nous avons eu bien du chagrin, bien du souci, bien de la tribulation de votre retour ; je veux dire, de votre absence : votre fils en a pensé mourir de douleur, en vérité ; il a pris toutes les choses de la vie en dégoût ; il s' est défait de toutes les vanités qui pouvoient l' attacher à la terre ; richesses, meubles, ajustements. Ce garçon-là vous aime, cela n' est pas croyable.

Merlin.
Il seroit mort, je crois, de chagrin pendant votre absence, sans cet honnête monsieur-là.
Géronte, au marquis.
Hé ! Que venez-vous faire chez moi, monsieur, s' il vous plaît ?

p170

Le marquis.
Ne le voyez-vous pas bien sans que je vous le dise ? J' y viens de boire du bon vin de Champagne, et en fort bonne compagnie. Votre fils est encore à table, qui se console de votre absence du mieux qu' il est possible.
Géronte.
Le fripon me ruine. Il faut aller...
(il va pour rentrer chez lui.)
le marquis, l' arrêtant.
Halte là, s' il vous plaît, je ne souffrirai pas que vous entriez là-dedans.
Géronte.
Je n' entrerai pas dans ma maison ?
Le marquis.
Non ; les lieux ne sont pas disposés pour vous recevoir.
Géronte.
Qu' est-ce à dire ?
Le marquis.
Il seroit beau, vraiment, qu' au retour d' un voyage, après une si longue absence, un fils qui sait vivre, et que j' ai façonné, eût l' impolitesse de recevoir son très cher et honoré père dans une maison où il n' y a que les quatre murailles !
Géronte.
Que les quatre murailles ! Et ma belle tapisserie, qui me coûtoit près de deux mille écus, qu' est-elle devenue ?

p171

Le marquis.
Nous en avons eu dix-huit cents livres ; c' est bien vendre.
Géronte.
Comment, bien vendre ! Une tenture comme celle-là !
Le marquis.
Fi ! Le sujet étoit lugubre ; elle représentoit la brûlure de Troie : il y avoit là-dedans un grand vilain cheval de bois qui n' avoit ni bouche ni éperons : nous en avons fait un ami.

Géronte, à Merlin.
Ah ! Pendard !
Le marquis.
N' aviez-vous pas aussi deux grands tableaux qui représentoient quelque chose ?
Géronte.
Oui vraiment ; ce sont deux originaux d' un fameux maître, qui représentent l' enlèvement des sabines.
Le marquis.
Justement : nous nous en sommes aussi défaits, mais par délicatesse de conscience.
Géronte.
Par délicatesse de conscience !
Le marquis.
Un homme sage, vertueux, religieux comme Monsieur Géronte ! Ah ! Il y avoit là une immodeste sabine, décolletée, qui... fi ! Ces nudités-là sont scandaleuses pour la jeunesse.

SCENE 21

p172

Mme Bertrand, Géronte, le marquis, Merlin.
Mme Bertrand.
Ah ! Vraiment, je viens d' apprendre de jolies choses, Monsieur Géronte ; et votre fils, à ce qu' on dit, engage ma nièce dans de belles affaires.
Géronte.
Je ne sais ce que c' est que votre nièce ; mais mon fils est un coquin, Madame Bertrand.
Merlin.
Oui, un débauché, qui m' a donné de mauvais conseils, et qui est cause...
le marquis, à Merlin.
Ne nous plaignons point les uns des autres, et ne parlons point mal des absents ; il ne faut point condamner les personnes sans les entendre. Un peu d' attention, Monsieur Géronte. Il est constant que si... vous prenez les choses du bon côté... quand vous serez content, tout le monde le sera... d' ailleurs, comme dans tout ceci il n' y a pas de votre faute, vous n' avez qu' à ne point faire de bruit, on n' aura pas le mot à vous dire.
Géronte.
Allez au diable, avec votre galimatias.

SCENE 22

p173

Les mêmes, Lucile, Cidalise, Lisette.
Lisette sort de la maison de Géronte, tenant un sac de louis ; elle est suivie de Lucile et de Cidalise, qui traversent la scène, et se retirent.
Géronte.
Mais que vois-je ? Mon sac et mes vingt mille francs qu' on emporte.
Mme Bertrand.
C' est cette coquine de Lisette et ma nièce.

SCENE 23

Clitandre, Géronte, le marquis, Merlin, Mme Bertrand.
Géronte.
Et mon fripon de fils ! Ah ! Misérable !
Clitandre.
Il ne faut pas, mon père, abuser plus long-temps de votre crédulité. Tout ceci est un effet du zèle et de l' imagination de Merlin, pour vous empêcher d' entrer chez vous, où j' étois avec Lucile dans le

p174

dessein de l' épouser. Je vous demande pardon de ma conduite passée : consentez à ce mariage, je vous prie : on vous rendra votre argent ; et je promets que vous serez content de moi dans la suite.
Géronte, à Merlin.
Ah ! Pendard, tu te moquois de moi !
Merlin.
Cela est vrai, monsieur.
Mme Bertrand.
Lucile est ma nièce ; et si votre fils l' épouse, je lui donnerai un mariage dont vous serez content.
Géronte.
Pouvez-vous donner quelque chose, et n' êtes-vous pas interdite ?
Elle ne l' est que de ma façon.
Géronte.
Quoi ! La maison...
Merlin, se touchant le front.
Tout cela part de là.
Géronte.

Ah, malheureux ! Mais... qu' on me rende mon argent, je me sens assez d' humeur à consentir à ce que vous voulez ; c' est le moyen de vous empêcher de faire pis.
Le marquis.
C' est bien dit ; cela me plaît. Touchez là, Monsieur Géronte ; vous êtes un brave homme : je veux boire

p175

avec vous : allons nous remettre à table. Cela est heureux que vous soyez venu tout à propos pour être de la noce.

Livros Grátis

(http://www.livrosgratis.com.br)

Milhares de Livros para Download:

Baixar livros de Administração
Baixar livros de Agronomia
Baixar livros de Arquitetura
Baixar livros de Artes
Baixar livros de Astronomia
Baixar livros de Biologia Geral
Baixar livros de Ciência da Computação
Baixar livros de Ciência da Informação
Baixar livros de Ciência Política
Baixar livros de Ciências da Saúde
Baixar livros de Comunicação
Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE
Baixar livros de Defesa civil
Baixar livros de Direito
Baixar livros de Direitos humanos
Baixar livros de Economia
Baixar livros de Economia Doméstica
Baixar livros de Educação
Baixar livros de Educação - Trânsito
Baixar livros de Educação Física
Baixar livros de Engenharia Aeroespacial
Baixar livros de Farmácia
Baixar livros de Filosofia
Baixar livros de Física
Baixar livros de Geociências
Baixar livros de Geografia
Baixar livros de História
Baixar livros de Línguas

Baixar livros de Literatura
Baixar livros de Literatura de Cordel
Baixar livros de Literatura Infantil
Baixar livros de Matemática
Baixar livros de Medicina
Baixar livros de Medicina Veterinária
Baixar livros de Meio Ambiente
Baixar livros de Meteorologia
Baixar Monografias e TCC
Baixar livros Multidisciplinar
Baixar livros de Música
Baixar livros de Psicologia
Baixar livros de Química
Baixar livros de Saúde Coletiva
Baixar livros de Serviço Social
Baixar livros de Sociologia
Baixar livros de Teologia
Baixar livros de Trabalho
Baixar livros de Turismo